

L'historienne Aline Helg explique comment des millions d'esclaves, aux Amériques, ont rompu leurs chaînes avant l'abolition. Captivant La liberté, cela s'arrache!

MARC-OLIVIER BHERER

Récouvrer la liberté, immédiatement. En Amérique, des millions d'esclaves y sont parvenus sans attendre les abolitionnistes blancs. L'historienne suisse Aline Helg propose, dans un ouvrage d'une grande ambition, de passer en revue les multiples stratégies employées par les captifs à cette fin. Elle retrace quatre cents ans d'histoire, du XV^e au XIX^e siècle, à travers les Amériques, et rassemble, dans *Plus jamais esclaves!*, les voies de cette conquête de liberté. L'enquête, qui tient du tour de force, permet de mesurer « pour la première fois l'ampleur et le succès des actions entreprises par les esclaves pour se libérer ».

L'insurrection figure en bonne place dans ces pages, la fuite aussi évidemment. Mais ce qui surprend sans doute le plus, c'est de constater à quel point les esclaves surent profiter de chaque brèche politique ou juridique. Cuba en donne un exemple éloquent. En 1670, le roi d'Espagne confisqua une concession minière avec 271 mineurs captifs. Au long d'un combat qui s'étendit sur plusieurs générations, les esclaves contestèrent « leur appropriation par le roi ». Certains s'enfuirent, d'autres se rebellèrent, d'autres enfin exploitèrent les rivalités entre La Havane et Madrid pour se faire entendre. Par deux fois, ils parvinrent à dépêcher une délégation en Espagne pour contester l'autorité du roi, leur maître légal. Ils obtinrent des terres, puis, en 1800, leur liberté, alors qu'à la même époque l'esclavage resserrait son emprise sur Cuba.

Marronnage

Aline Helg ne cherche pas à construire des héros. Nul lyrisme, ici, vantant l'esprit de liberté. Plutôt un fin travail de recension, parfois un peu austère, afin de comprendre les dynamiques d'une époque ou d'une région. L'auteure dénombre quatre stratégies : principalement la fuite (ou marronnage), puis l'affranchissement attesté par un document légal, l'engagement militaire et la révolte.

Le marronnage, parce qu'il incarne l'insoumission, occupe une place particulière dans l'imaginaire. Mais, au-delà de



Esclaves en habits de fête, Brésil, XVIII^e siècle. AISA/LEEMAGE

cette vision romantique, Aline Helg rappelle que la fuite est avant tout la première forme de révolte, celle qui fut la plus répandue. Le terme même de « marronnage » rappelle comment les colons considéraient les esclaves. Il provient de l'espagnol *cimarrón*, qui servait à désigner le bétail redevenu sauvage dans les montagnes de l'île d'Hispaniola (Saint-Domingue). « Marron » fut ensuite le terme employé par les colons pour désigner les esclaves fugitifs américains, puis africains ou d'origine africaine.

Afin d'endiguer le phénomène, le Code noir de Louis XIV, promulgué en 1685, prévoyait des châtiments pour ceux que l'on parvenait à capturer : oreilles coupées, jarret coupé et marquage au fer... Mais ces mesures réduisant la productivité des esclaves repris, leurs maîtres hésitaient à déclarer les fuites. En Jamaïque, le marronnage était si répandu que la Couronne britannique n'eut d'autre choix que de signer un accord de paix avec les communautés qui s'étaient formées en marge de son emprise.

Quant à la rébellion, si elle alimentait la paranoïa des colons, elle n'était en réalité pas si répandue que cela. Même la révolution haïtienne (1791-1804) qui, selon la population blanche, devait entraîner

les esclaves dans une spirale de violences, n'eut pas une grande incidence. Une seule insurrection en fut directement inspirée, celle de Curaçao, en 1795. Ailleurs, les esclaves retinrent surtout que l'asservissement n'était pas inébranlable, mais ils avaient conscience que, là où ils vivaient, la situation ne se prêtait pas à l'insurrection – le risque était trop grand.

Au terme de la lecture, la liberté des esclaves aux Amériques semble moins la fille des Lumières et des révolutions du XVIII^e siècle que l'expression de leur capacité d'action, de leur inventivité et de leur ténacité. Car, tandis que l'esclavage se développait, croissait une population noire qui avait gagné sa liberté et dont l'existence sapait les bases du système établi.

Les travaux d'Aline Helg témoignent ainsi du nouvel intérêt des chercheurs pour cette émancipation antérieure à l'abolition. La mémoire en est d'ailleurs aujourd'hui célébrée, les États-Unis se préparant notamment à émettre de nouveaux billets de 20 dollars avec le portrait d'Harriet Tubman (1822-1913), une ancienne esclave qui a aidé des captifs à prendre la fuite. ■

**PLUS JAMAIS
ESCLAVE ! DE
L'INSOUMISSION
À LA RÉVOLTE,
LE GRAND
RÉCIT D'UNE
ÉMANCIPATION
(1492-1838),
d'Aline Helg,
La Découverte,
420 p., 26 €.**